

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Les bibliothécaires pour enfants, un métier en voie de disparition?

Ginette Guindon

Volume 27, Number 2, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/11997ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guindon, G. (2004). Les bibliothécaires pour enfants, un métier en voie de disparition? *Lurelu*, 27(2), 10–13.

Les bibliothécaires pour enfants, un métier en voie de disparition?

par Ginette Guindon

10

Voilà deux ans, l'ex-ministre de l'Éducation Sylvain Simard s'inquiétait de l'état déplorable des enfants en matière de stimulation lorsqu'ils arrivent à l'école maternelle. Peut-être faudrait-il suggérer aux parents d'inscrire leurs enfants à la bibliothèque municipale dès leur naissance et, qui sait, l'apprentissage de la lecture s'y ferait-elle plus rapidement, et dans la douceur, malgré l'effort que cela exige. Quand les bébés entrent à trois, quatre mois en garderie, ce n'est plus «avant six ans que tout se joue», mais avant trois ans! Cette formule éculée, exagérée et désespérante mérite quand même réflexion.

Dès le berceau

Lire et raconter des histoires aux enfants est un bonheur que, faute de ressources, tous les parents ne connaissent pas car, dans bien des foyers, on ne trouve aucun livre ou aucune belle revue. Lire avec ses enfants, c'est partager des moments privilégiés, en plus de les stimuler intellectuellement presque à notre insu. On leur accorde alors temps et écoute, deux éléments dont tout le monde convient de la rareté aujourd'hui. Outre cette proximité chaleureuse essentielle au développement affectif de l'enfant, la lecture dès le berceau facilite l'acquisition des premières aptitudes de décodage, si ardues pour certains élèves. Les lettres, les mots, les images, la mise en pages qu'ils auront observés dès la naissance paraîtront familiers au lecteur débutant. À moins de tares majeures, un élève apprendra à lire en quelques mois. «Exagéré!» dites-vous. Pourtant, toutes les enquêtes prouvent que favoriser un comportement de lecteur en crée un. L'enfant reconnaît très tôt que tous ces petits signes sur la page représentent des mots, des concepts, des informations mystérieuses qu'il décrypte, évalue et mémorise peu à peu.

Quand l'enfant entre en classe avec le désir puissant d'apprendre à déchiffrer ces fourmis qui s'alignent sous ses yeux, son apprentissage se fait aisément. Voici une anecdote qui m'a convaincue de ce fait alors que j'étais au volant de ma voiture, ma fille assise à mes côtés. C'était le temps des fêtes et le père Noël était sans doute présent sur plusieurs panneaux publicitaires car, lorsque je grillai un feu jaune, ma fille me signifia vertement qu'il était préférable de ralentir et de freiner plutôt que d'accélérer. Je lui ai répliqué que j'étais toujours prudente et que si je passais au feu jaune, c'est que je savais qu'il n'y avait aucun danger. «C'est pas ça, me répondit-elle presque en pleurs, j'ai pas eu le temps de lire ce qu'il y avait sur la grande affiche.» Je pris conscience à ce moment-là que le temps d'un simple feu rouge pouvait signifier beaucoup pour un

enfant prêt à découvrir le plaisir des mots. Ce serait un bon concept de publicité pour les opposants au virage à droite sur feux rouges! Je crois donc que la force du désir d'apprendre à lire dépasse toutes les méthodes réunies. C'est d'ailleurs cette même motivation qui est la clé de la réussite dans le travail auprès des analphabètes.

La relation au livre commence bien avant l'âge de la lecture. On n'a qu'à regarder un tout-petit manipuler un livre, à l'endroit ou à l'envers, pour constater sa curiosité naturelle pour ce drôle d'objet dont les petites mains tournent les pages avec tant de concentration. L'exploration du livre devient une source de plaisir sans cesse renouvelé grâce à la multitude d'ouvrages actuellement sur le marché.

La diversité des images, des mises en pages, de la typo même peut conduire à une reconnaissance de langages artistiques contemporains. Très tôt, on peut par exemple faire remarquer à un enfant la différence relativement à l'affichage du nom des rues dans diverses municipalités, l'écriture dans une bulle signifiant le dialogue, les points d'exclamation exprimant la surprise, la grosseur des caractères indiquant l'importance du message, etc.

Combinaison gagnante

Si l'usage de l'album s'impose très tôt dans la vie de l'enfant, bien avant que les préjugés et les conditionnements sociaux ne soient collés à la peau d'un élève dès son premier cycle du primaire, comment s'y retrouver parmi la masse de livres pour enfants publiés chaque année, soit environ quatre mille titres en langue française? Comment choisir le bon livre pour le bon enfant au bon moment, formule consacrée bien connue de tous les bibliothécaires? Quel livre lui plaira, l'étonnera, le marquera afin qu'il devienne un lecteur à vie? Quelle version du *Petit Chapeyron rouge* est la meilleure? Les bandes dessinées sont-elles néfastes? Mon fils ne regarde que les livres documentaires, que faire pour l'amener vers d'autres lectures? Voilà quelques-unes des questions que des parents déjà usagers des bibliothèques posent à leur personnel.

La plupart des parents et même des enseignants connaissent mal la littérature pour l'enfance et la jeunesse, qui exige des compétences spécifiques. Trop souvent, on se rabat sur ce qu'on a connu et aimé dans sa propre enfance (Disney, par exemple) et on ignore les livres novateurs, ceux qui dérangent, bousculent et font véritablement avancer les jeunes lecteurs.

Je suis toujours offusquée des sourires complaisants qu'on m'adresse quand je dis que ma principale tâche pro-



(photos : Daniel Sernine)

professionnelle consiste à choisir des livres pour enfants. Ce n'est pas mignon : c'est un travail sérieux, rigoureux et archi-important! Confier le choix des livres à un personnel non spécialisé peut avoir des conséquences fâcheuses «pour la suite du monde». On croirait que tout un chacun est habilité à choisir des documents pour les enfants et, pourtant, c'est au cours de nombreuses heures de lecture et de formation en littérature de jeunesse que l'esprit critique se développe et que le véritable choix s'impose.

Plusieurs intervenants du livre pour la jeunesse se préoccupent essentiellement de l'opinion des enfants. Il n'est pas question de la négliger, mais il ne faut pas non plus s'y limiter. Le sens critique des enfants est embryonnaire et souvent biaisé par les modes. De la même façon que l'on consulte différents guides alimentaires pour équilibrer les repas de nos enfants (qu'en serait-il si on leur laissait le libre choix de leurs menus quotidiens?), on devrait consulter de bonnes sources pour leur acheter livres et magazines : de vrais spécialistes et des bibliographies qui ont fait leurs preuves.

Ne donner à l'enfant que ce qu'il connaît, c'est le mépriser et l'infantiliser. Je suis d'accord pour qu'on lui offre des volumes qui délassent et divertissent, mais cela ne devrait pas être le seul critère de sélection. «Ça plaît aux enfants» est une formule dont je me méfie toujours pour attester la valeur d'un livre. Je fais d'abord confiance à mon propre jugement d'adulte, à mes compétences professionnelles, à mon rôle d'éducatrice et à la responsabilité qui en découle. Dans tous les cas, les bibliothécaires doivent être en mesure de justifier les documents qu'ils acceptent ou rejettent pour l'établissement qu'ils dirigent.

La surabondance des titres, la diversité des clientèles selon l'origine ethnique ou géographique sur le grand territoire québécois, l'âge, les intérêts et la maîtrise de la lecture, la diminution graduelle des ressources financières, hormis quelques cadeaux sporadiques, et le manque généralisé de personnel qualifié décrivent sommairement la problématique du choix.

Qui fera face à tous ces défis avec compétence? Le choix des ouvrages s'inscrit tout naturellement à l'intérieur du développement des collections, lui-même partie intégrante d'une politique de choix dont devrait se doter toute bibliothèque. Cependant, combien de bibliothèques québécoises ont une politique écrite de choix de documents régulièrement remise en question, sur laquelle on peut s'appuyer? La politique de développement des collections, tout en poursuivant des objectifs précis, doit pouvoir s'adapter à l'évolution de la société et de son marché du livre pour la jeunesse.

Plus personne n'ignore la situation désastreuse des bibliothèques scolaires : rapports, articles de journaux, reportages à la télévision de Radio-Canada montrant la bibliothèque dans les corridors au milieu des casiers (école Marie-Favery), vétusté des documents mis à la disposition des élèves (une encyclopédie de 1962 à l'école secondaire Honoré-Mercier), vente de pop-corn et de gâteaux pour amasser des fonds pour la bibliothèque de l'école Catherine-Soumillard à Lachine. Il faudrait rediffuser *ad nauseam* ces reportages de la honte qui ont scandalisé à juste titre de nombreux citoyens. Quand on compte sur des bénévoles, sur la charité de certains enseignants, des organismes communautaires et de celle des éditeurs eux-mêmes (!) pour développer des bibliothèques scolaires, on garantit ainsi leur fragilité.

Un métier en voie de disparition

Les bibliothécaires détiennent, minimalement, un diplôme universitaire de deuxième cycle et sont membres d'une corporation professionnelle. On fait appel à eux pour trouver une loi, un règlement, un article de revue, un document susceptible de répondre à n'importe quel besoin d'information ou de loisir, et ce *sans frais*. Ils administrent les bibliothèques et centres de documentation, préparent et animent des activités (expositions, conférences, heures du conte), compilent les index qui répertorient la documentation et gèrent les documents internes. Les PME et les autres organismes les consultent régulièrement. Ils s'adressent à tous les publics, y compris les enfants. C'est une profession dont la mission éducative, culturelle et sociale est de plus en plus lourde, particulièrement dans les quartiers défavorisés et à forte concentration ethnique; par exemple, la nouvelle bibliothèque de Parc-Extension s'est heurtée à d'épineux problèmes quand il s'est agi de monter la collection pour une population multilingue.

«As-tu un livre sur Torgo?» demandait un enfant au comptoir de la succursale Georges-Vanier. «Torgo»? Les méninges se font aller; ce serait peut-être un personnage de BD. À force de questions, on comprit qu'il s'agissait de Victor Hugo...

Les bibliothécaires font montre de dynamisme dans la société, en devançant parfois les besoins d'information des utilisateurs et en usant de souplesse et d'invention; ils accueillent les jeunes et les intègrent en toute liberté, malgré les difficultés qui découlent d'un gardiennage souvent imposé par des parents absents. Le personnel des bibliothèques publiques n'est pas formé à jouer tous les rôles, mais il le fait souvent avec une patience et une ouverture



exceptionnelles. Toutes les grandes villes occidentales sont aux prises avec ces problèmes.

J'aimerais ici vous raconter quelques anecdotes, dont l'une s'est déroulée en France. Il s'agit de jeunes qui s'en sont pris avec violence au personnel et au matériel d'une bibliothèque à Vaulx-en-Velin, en banlieue de Lyon. Lors d'échauffourées, un bibliothécaire a entendu des manifestants crier : «N'attaque pas les thécaires! Ils sont sympas!» À la Urbina (Caracas) — là où tous les commerces se barricadent et où on passe entre les barreaux les marchandises qu'on désire acheter —, «lors d'une révolte de rues avec barricades et voitures brûlées, le seul véhicule que l'on [a laissé] passer, c'est la camionnette de la bibliothèque. Signe qu'elle [était] porteuse d'espoir», rapporte Geneviève Patte dans la revue *Autrement* (numéro de 1988 intitulé «L'enfant lecteur»). J'ai moi-même été confrontée avec des problèmes de violence quand je dirigeais la bibliothèque Saint-Michel, où le racisme sévissait entre des groupes originaires d'Haïti et des Italo-Québécois. Un partenariat avec une maison de jeunes et un représentant respecté de la communauté haïtienne avait finalement eu raison du ressentiment.

Il ne suffit pas de mettre des livres et des revues à la disposition des enfants; en plus de leur en faciliter l'accès, il faut que ces documents deviennent de réels instruments de développement personnel et social. Depuis que les bibliothécaires de la Ville de Montréal sont devenus des administrateurs d'installation (1979) plutôt que des spécialistes du livre, ils sont surmenés, partagés entre leur clientèle enfantine, adolescente et adulte.

Et on ne semble pas près d'en sortir! Personne en haut lieu n'est même prêt à reconnaître que le succès des bibliothèques est lié à leur gestion par du personnel compétent. Dans *La Presse* du 2 mars 2003, Jocelyne Lepage citait des statistiques qui interdisaient le rêve de doter chaque bibliothèque pour enfants de bibliothécaires professionnels. Les chiffres étaient tirés d'un sondage réalisé par Environics Research Group/Focus Canada. «Il y a au Canada quelque 12 405 bibliothécaires et c'est au Québec qu'il y en a le moins par habitant, les bibliothécaires québécois ne comptant que pour 16 % du nombre total alors que sa population représente 23,7 % des Canadiens.»

Grands lecteurs, curieux, et voués aux intérêts de chacun, ce sont pourtant les bibliothécaires qui peuvent le mieux initier les jeunes aux méthodes de recherche tout en favorisant leur autonomie. Il leur appartient également de promouvoir leurs collections par un programme d'animation et de mise en valeur ap-

propriée, de trouver le bon document pour toute situation et surtout de favoriser la rencontre entre les enfants, les écrivains et les livres.

Les petits qui n'ont pas la chance d'éveiller leur sensibilité très tôt au contact des belles histoires choisies pour eux risquent d'être écartés à tout jamais du grand bonheur de lire s'ils ne croisent pas sur leur route des bibliothécaires pour leur faire découvrir une activité qui, autrement, pourrait être perçue comme une affaire de décodage et de labeur. Concilier pédagogie et imaginaire est chose possible si on sait proposer des livres qui sortent des stéréotypes et des livres bêtifiants, trop souvent présentés aux enfants sous prétexte qu'ils ne maîtrisent pas bien la lecture.

«L'enfant ne lit plus», c'est faux! Qu'on cesse de lui suggérer des niaiseries, des livres faciles au vocabulaire limité et aux illustrations mièvres et archi-connues. Les enfants sont capables de beaucoup plus. On a lu et fait lire des livres prétendument difficiles dans des milieux défavorisés avec beaucoup de succès. Avec *Les livres dans la rue* par exemple, les livres n'attendent pas les enfants dans une bibliothèque qu'ils ne fréquentent pas, les albums et courts romans choisis par une bibliothécaire se promènent dans les parcs pour rejoindre leurs lecteurs. Quand l'enfant entend dire à la maison : «Les livres, c'est pas pour toi», il s'en détourne, il s'empêche de lire ou il lit en cachette.

De la part des adultes, les livres inconnus demandent un effort, un travail en profondeur de lecture. Dans le cas du *Balai magique* de Chris Van Allsburg par exemple, ce sont les enfants qui ont initié leur professeure aux secrets de ce bel album repéré sur une liste de titres dans le cadre de *L'école montréalaise*. La couleur sépia, les images originales et le texte touffu avaient rebuté cette enseignante qui se refusait à animer ce livre en classe. À force de lectures répétées, elle avoua avec émotion que, de toute la liste, *Le balai magique* était devenu son livre préféré.

Les enfants ont le goût du partage et ils sont les meilleurs promoteurs du livre si on leur en donne la possibilité. Un bon livre n'a pas d'âge, et il est habituellement prenant quand les adultes ne s'ennuient pas en le lisant. Michel Tournier, qui a écrit pour tous les publics, disait : «Une œuvre ne peut aller à un jeune public que si elle est parfaite.» Dure exigence et générosité de ceux et celles qui écrivent pour l'enfance et la jeunesse!

Dans sa vie d'enfant, un individu ne lira tout au plus que deux cents titres. Savoir reconnaître les classiques de demain et amener les jeunes lecteurs à un choix éclairé est l'affaire de bibliothécaires professionnels. Il va de soi que



la qualité du service des bibliothèques passe d'abord par des collections riches et diversifiées, mais tout autant par la présence d'un personnel qualifié. Le temps du bénévolat revient en force; expliquez-moi!

Travailleur social

La relève du remarquable travail des bibliothécaires spécialisés pour la jeunesse doit être assurée. Pour cela, il faut reconnaître la valeur sociale de leur profession. Déjà appauvrie ces dernières années par la quasi-absence des cours en littérature d'enfance et de jeunesse à l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information, la formation des bibliothécaires continuera de s'étioler si on ne fait plus appel à leur expertise.

Tant et aussi longtemps que les technocrates de la statistique et de l'information remplaceront les experts, le Québec continuera à détenir le taux de fréquentation de bibliothèques le plus bas en Amérique du Nord. Lorsque les directions d'école sont à la merci des priorités et que les bibliothèques n'en font pas partie, c'est tout le système d'éducation qui est remis en question. Les deux éléments les plus importants d'une démocratie ne sont-ils pas «les bibliothèques et l'éducation», selon ce qu'a écrit John Saul?

Pour que l'enchantement de la lecture agisse bien avant que l'enfant atteigne l'âge de la maturité, pour une meilleure connaissance de la place du livre dans la vie du tout-petit, pour que ce soit les œuvres fortes et inoubliables qui tombent entre les mains des enfants, il faut offrir et croire en une spécialisation de bibliothécaire pour la jeunesse afin que cette profession ne devienne pas que celle de «courtier en information».

L'engagement de certains bibliothécaires pour enfants dépasse les limites de la lecture. Il n'y a pas qu'à l'école qu'on sert des petits-déjeuners. En plus de ne pas censurer les lectures, les bibliothécaires n'excluent aucun enfant. Les bibliothèques ne prêtent pas uniquement aux riches. Elles favorisent les démarches individuelles sans jamais rien imposer. La plus belle récompense des bibliothécaires demeure le moment où les enfants accèdent à l'autonomie et deviennent à leur tour des passeurs.

Les bibliothèques virtuelles

Bibliothécaire, courtier en information et maintenant cyberbibliothécaire, qu'en sera-t-il de l'évolution de cette profession qui gère présentement deux types de collections, sur papier et électronique? Lorsqu'on peut consulter sur le Web l'intégrale de l'œuvre de certains auteurs passés au do-

main public, et cela avec un complément d'informations diverses des plus utiles aux enseignants comme aux élèves, quand la collection électronique de la Bibliothèque nationale du Canada propose des recueils de poésie et des ouvrages de fiction et quand les bibliothèques de textes numérisés sont consultables en différents formats, doit-on commencer à s'alarmer et appréhender la mort du livre?

Peut-être pas, puisqu'on a annoncé la mort du *e-book* presque en même temps que sa naissance. Néanmoins, le livre tend à se désacraliser et à se démoder de plus en plus vite. Il suffit de chercher un livre qui date de plus de trois mois dans les librairies pour en prendre conscience. Aucun éditeur contemporain ne prendrait aujourd'hui le risque de s'attaquer à la conception d'une encyclopédie imprimée. Quant au mot «bibliothèque», il a de plus en plus tendance à s'effacer pour faire place à celui de «médiathèque». La bibliothèque serait-elle devenue un anachronisme?

L'Universal Library est une cyberbibliothèque, hébergée par l'Université Carnegie Mellon, à Pittsburgh, en Pennsylvanie. Elle définit ainsi les trois avantages de la bibliothèque numérique: tout d'abord, elle occupe moins de place qu'une bibliothèque réelle et son contenu peut être copié ou sauvegardé électroniquement; ensuite, elle est immédiatement accessible à quiconque sur Internet et finalement, puisque toutes les recherches sur son contenu peuvent être automatisées, elle permet une importante réduction des coûts et un développement sensible de l'accessibilité des documents.

Cette flexibilité fait dire à bien des documentalistes que nous vivons une période aussi déterminante que celle qui a été marquée par l'invention de Gutenberg, au XV^e siècle. Cela dit, on ne pourra jamais numériser tous les documents, et le livre imprimé restera complémentaire, peu importe les ajouts de nouvelles technologies toujours plus performantes. Actuellement, les bibliothèques virtuelles sophistiquées sans établissement physique se comptent sur les doigts d'une seule main et les autres sont des compléments aux bibliothèques traditionnelles et non l'inverse.

Quant au livre, il est irremplaçable. Même si on peut déjà lire *Alice*, *Pinocchio* et *Peter Pan* sur un écran d'ordinateur, je n'ai encore vu aucun enfant les préférer à leurs équivalents imprimés. Quant aux petits, aucune souris, même géante, n'a encore remplacé le doigt pointé de l'adulte et de l'enfant sur une même image.

Note



Cet article de Ginette Guindon est la version abrégée et mise à jour d'un essai qui avait paru dans *L'Apostrophe*, vol. 2 n° 2, hiver 2004, sous le titre «J'ai connu des bibliothécaires heureuses», pages 39 à 44.